

## **Sainte Rita de Tommy Wieringa**

**Références : Édition Stock 2019**

*Ce texte est né de la plume de Dirk Walter, ancien professeur d'allemand, conseiller régional de cours et président de la commission régionale de cours en Sarre. En 2019 il a réalisé pour la première fois un podcast portant sur un des livres nominés pour le Prix littéraire des lycéens de l'Euregio. Puisque les retours étaient très positifs, il se penche désormais sur les six romans nominés chaque année, et nous propose ici des idées et suggestions pour alimenter les discussions sur les livres avec les élèves.*

Cher.ère.s collègues,

Commençons par un problème. « **Sainte Rita** » de **Tommy Wieringa** est un livre dont la qualité littéraire est à mon avis égale voire supérieure à celle des romans de Leïla Slimani ou de Delphine de Vigan présentés précédemment. Mais il part avec un handicap : il ne possède ni la touche exotique du « Pays des autres », ni la puissance du sentiment d'identification généré par « Les loyautés », dont l'histoire nous replonge dans le milieu scolaire. Ce sont les « oubliés » qui sont au cœur de ce roman qui se déroule dans la province néerlandaise, et son protagoniste est un cinquantenaire. Certes, Tommy Wieringa est un auteur de renom en Hollande, mais cela donne-t-il au roman l'aura suffisante pour qu'on ait envie de se plonger dans le livre ? D'après moi, on se trouve face à la problématique suivante : comment aborder avec des jeunes gens un roman dont les thèmes semblent bien éloignés de leurs préoccupations et peut-être inintéressants du point de vue de leur mode de vie moderne ? Voici ce que je propose : on pourra essayer de résumer les quatre premiers chapitres de manière succincte (ils ne représentent que 33 pages) et s'intéresser ensuite au **chapitre 5**, peut-être le lire avec les élèves, en particulier le passage clé dans lequel Paul observe **une corneille en train de tuer un levraut**.

Pourquoi ce choix ? D'une part parce que cette situation est décrite d'une manière infiniment atmosphérique, réaliste et captivante, et d'autre part parce qu'elle revêt un **caractère symbolique évident pour l'histoire du roman**, et en particulier pour l'histoire de Paul.

Ce passage débute par le récit de la trouvaille faite par Paul trente ans plus tôt avec un détecteur de métaux et fait référence au début du chapitre – même s'ils sont séparés par un espace libre – où il est question du crash du pilote russe. On peut alors deviner le rôle qu'aura ce Russe dans le destin de la famille (chapitres 4 et 6, 9, 10, 11, 13). Après l'évocation des trente années qui se sont écoulées depuis la trouvaille des objets métalliques, le récit revient au présent de narration, à savoir la chasse au lièvre qui se prépare : « À présent une corneille descendait à pic du ciel » (p.48)

On pourra d'abord évoquer l'extrême précision du regard de l'auteur dans cet épisode d'observation animalière. Ceux qui ont déjà eu l'occasion de regarder un corvidé venant de se poser sur le sol pourront confirmer la justesse et la puissance évocatrice de la description de cette chasse mortelle aussi technique que solennelle, que ce soient les pas lourds et le positionnement des plumes avant chaque saut, les mouvements d'ailes servant à ajuster la direction pendant la poursuite, les coups de bec, ou le regard méfiant de l'oiseau : « Un vol de choucas passa. La corneille se pencha et regarda le ciel de son œil perçant pour vérifier si elle devait se préparer à affronter une concurrence. Puis elle se remit au travail. » (p.50)

Mais pourquoi nous raconter cela ? Certes, ce passage participe à illustrer la vie (et la mort) dans ce milieu rural très proche de la nature. Mais cette vie et cette mort concernent aussi les êtres humains. La fascination étrange avec laquelle Paul observe cette chasse au lièvre sans intervenir en dit beaucoup sur sa propre existence, et c'est même clairement exprimé dans le texte : « Tout devait suivre son cours. Dans la vie des animaux, dans sa vie à lui, Paul Kürzen – un lièvre plutôt qu'une corneille. Une proie vivante solitaire. Un gibier poltron comme un lièvre. » (p. 49).

**Paul est-il un solitaire et un poltron ?** Il n'a pas de vraie compagne et n'a de fait qu'un seul ami, l'étrange Hedwiges aux deux voix. Et l'opinion de Paul à son sujet est d'abord très lucide : « Si on avait pu choisir ses amis, on ne l'aurait pas retenu, mais on n'avait pas toujours son mot à dire » (p.60). Nous apprendrons plus tard pourquoi Hedwiges est un ami important pour lui.

Quant à son côté froussard : dans le premier chapitre, on découvre l'aplomb avec lequel Hedwiges acquiesce à l'affirmation selon laquelle il serait millionnaire. La réaction de Paul : il « secoua la tête. Il fallait se faire tout petit, il le lui avait souvent dit, toujours paraître

plus petit et plus bête que les autres. » (p.20). Cela rappelle beaucoup le comportement du levraut qui se recroqueville pour échapper à la corneille. Mais il n'y échappe pas.

En réalité, la vantardise d'Hedwiges va avoir des conséquences graves et même fatales. Et Paul va agir en accord avec ce que l'épisode de la chasse au lièvre lui a appris : « Il fallait connaître sa place dans la chaîne alimentaire, se dit-il. La connaître et s'armer » (p.50). **Le levraut a donc l'intention de se battre.**

Après le cambriolage de l'épicerie d'Hedwige, Paul va effectivement s'armer, d'abord en se procurant un Luger, qu'il finit donner à son ami, puis un Walther P38. Lors de l'enterrement d'Hedwiges, il se répète sa devise : « **La foi en Dieu, se dit-il, et un Walther P38** » (p. 328). Il en aura besoin, car il accuse le proxénète Steggink et son acolyte russe d'être responsables du cambriolage et suppose également qu'ils ont joué un rôle dans sa mort. Il se met en danger en exprimant publiquement ses soupçons – Steggink le menace et Ming la Chinoise lui conseille de disparaître pour quelques temps.

Le sort d'Hedwige le loser bienheureux est un coup dur pour Paul. Il réalise qu'il a perdu un bon ami et cela le rend fou de rage. Le cambriolage avait déjà suffi à lui donner envie d'abattre Steggink dans son bordel, le Club « Pacha », mais il n'ose pas. C'est seulement après la mort d'Hedwiges qu'il est prêt à en découdre. Le roman se clôt sur cette combativité – une fin qui vaut la peine d'être étudiée de plus près (j'y reviendrai).

Mais revenons à notre chapitre 5 : l'épisode de la chasse au lièvre se termine sur une description des terres agricoles moissonnées. Le narrateur, qui a toutefois accès aux pensées de Paul, associe cette image au crâne rasé d'un skinhead néonazi. Paul, qui possède un magasin de curiosités militaires, connaît bien ces types – des oubliés, comme lui, mais auxquels il ne se mêle pas : « Il les évitait, ces gars aux yeux brûlants, qui rêvaient d'un autre monde que lui » (p.51).

**De quoi rêve Paul ?** De plus d'intimité. Au début du roman, cela fait déjà quarante-neuf ans qu'il habite chez son père. Sa mère est aussi présente pendant les huit premières années de sa vie, mais celle-ci finit par quitter la maison pour suivre le pilote russe, ce qui provoque chez Paul une souffrance qui le suivra toute sa vie. Désormais, il est le « principal domestique, (...) infirmier, cuisinier et goûteur » (p.51) de son père. Et il aimerait se libérer de ce rôle : « Parfois, quand il rêvait éveillé, il se voyait jeter du sable sur son (celui du père, DW) cercueil et se sentait heureux. » (p.51).

Ce désir est exprimé dans ce même chapitre 5, alors que Paul rentre chez lui (et donc chez son père) après avoir observé la chasse au lièvre. Bien plus tard dans le roman, il rêve qu'il détruit la maison familiale après la mort de son père et construit « une fausse ferme saxonne au toit de chaume » (p.272), rien de trop moderne, puisque « Sur tous les plans, se dit-il, il était un homme du passé » (p.273).

En ce qui concerne ses rêves de couple ou de vie à deux, Paul est un homme humble qui ne se fait pas d'illusions. D'apparence peu séduisante (« un petit homme pâle avec de mauvaises dents » (p.167)), il achète les faveurs sexuelles de Rita et d'autres filles du « Pacha » ou pendant ses vacances en Thaïlande, au Cambodge ou aux Philippines : « Il s'était résigné à l'idée qu'il lui faudrait payer, tout simplement parce qu'il n'avait aucune autre possibilité. » (p.167). Sans oser l'espérer vraiment, il aimerait trouver « une femme bien » (p.139). Une vague chance s'offre à lui lorsqu'il recroise la route d'Ineke, une ancienne camarade de classe : « Il mobilisa toute son imagination pour se représenter une vie avec elle » (p.274). Une vie dénuée d'érotisme (puisque plus aucun charme sexuel n'émane d'elle), mais qui pourrait lui apporter à lui, le solitaire, un certain sentiment de sécurité. En effet : « La solitude était aussi nocive que fumer ou boire trop ; quand on vit seul, en marge du monde, on meurt une mort solitaire, misérable. » (p.274). À la fin du chapitre 5 (qui, comme on peut le voir, contient des références qui permettent de déchiffrer le roman), les pensées de Paul reviennent au lièvre, et il se remémore des moments de chasse de son passé, où les chasseurs étaient des *humains*, convaincus qu'« **Un lièvre, ça veut prendre un coup de fusil là où ça naît.** » (p. 53). Maintenant que nous savons que de telles affirmations sont essentielles pour la suite de la lecture, on déniche le passage auquel il est fait référence... à la dernière page du roman ! On y lit alors « Allez viens, Ivan, mets fin à ce spectacle. Ne me laisse pas seul – le lièvre veut prendre un coup de fusil là où il est né. » (p.341).

Lorsqu'il formule cette pensée, Paul – tel une proie, mais armée – se tient devant sa maison, dans la lumière du détecteur de mouvement, et guette l'arrivée d'un potentiel agresseur (l'acolyte Russe de Steggink et le patron du bordel en personne). À cet instant précis, Paul porte l'uniforme de SS qui fait partie sa collection d'objets militaires. A-t-il fini par devenir un nazi ? En l'enfilant, Paul avait eu une pensée pour son précédent propriétaire : « Était-il en proie en doute ? (...) Ou les inepties incessantes claironnées par le ministère de la Propagande l'avaient-elles rendu sourd à l'angoisse et au défaitisme ? »

(p.339). Non, cet **uniforme** ne reflète pas son identité. Paul en a besoin pour le combat qu'il doit mener, parce que c'est une « **tenue [qui] faisait obstacle à la peur et aux doutes.** » (p.339).

Va-t-il remporter ce combat ? **Le roman se termine** sur une mystérieuse ellipse : « Le parfum du chèvrefeuille, le cri d'alerte d'un chevalier gambette au loin. » (p.342). Quelques heures auparavant, Paul avait abattu les jeunes chênes qui lui bouchaient la vue entre la maison et la rue afin d'être capable de voir venir quiconque s'approcherait. Le tronc des jeunes chênes était couvert de chèvrefeuille. Quelques jours plus tôt, il s'était dit : « Je sens le chèvrefeuille, je vois les étoiles. Je n'ai pas peur. » (p.258). L'assaillant arrive-t-il de cette direction ? La zone couverte par le détecteur de mouvement est-elle trop petite pour que Paul ne l'aperçoive ? Et l'odeur du chèvrefeuille lui donne-t-elle encore du courage ? Il reste alors le « cri d'alerte » du chevalier gambette, mais il retentit « au loin ». Alors, où se trouve l'ennemi ? Nous l'ignorons. Si Paul s'est lui-même posté en pleine lumière, poussé par un excès de courage, ses chances de survie sont maigres. Peut-être désire-t-il mourir, abattu à l'endroit où il est né..

Approfondissons encore un peu notre **réflexion sur l'inimitié qui lie Paul, Steggink et le Russe**. Comme Hedwiges, Steggink est lui aussi un ancien camarade de classe de Paul. Très tôt, sa brutalité rebute Paul et leurs chemins se séparent. Malgré tout, Paul se laisse embarquer dans un voyage d'affaire en RDA avec lui, mais les méthodes de négociation éhontées de Steggink réveillent l'antipathie entre les deux hommes.

Justement, Paul est un type bien. Il est là pour Hedwiges, là pour son père (qui ne lui en est pas vraiment reconnaissant), il agit correctement avec ses partenaires commerciaux et se comporte de manière amicale avec les prostituées à qui il rend visite (par ex. p. 62). Je n'ai aucun doute sur le fait que l'insaisissable narrateur, ou autant dire l'auteur, souhaite aussi le voir sous ce jour positif.

Mais au fil des événements, ce type bien sous tous rapports se retrouve assailli de pensées remplies de haine et d'envies de vengeance : « Des scènes d'une violence inouïe se déroulaient dans la tête de Paul. (...) La torture de Steggink, le Russe sur lequel il tirait en visant les genoux. » (p.220 – 221). Le jour de l'enterrement d'Hedwiges, Paul s'énerve contre un employé de snack gros et désagréable : « Un seul coup de feu en plein dans son cœur entouré de graisse. Il exploserait comme une baleine. » (p.325). Et dans son éloge

funèbre, il cite la Bible : « Je les hais d'une parfaite haine ; ils sont pour moi des ennemis.» (p.330)

Ce n'est pas seulement le sort d'Hedwiges qui l'a poussé à devenir ainsi. Il y a autre chose : Paul a conscience d'être un raté, un être n'ayant inspiré que de la déception dès la naissance à ses propres parents, vivant dans une « région en repli » (p. 19), et ce statut l'oblige à être témoin de la destruction progressive de son monde, qui ne cesse de rétrécir : sa mère est partie, son père croupit désormais dans un hôpital dont il ne sortira sans doute jamais, Hedwiges est mort : « Le processus, qui se déroulait par à-coups, était d'une irréversibilité de plomb ; les pertes étaient définitives. » (p. 294).

Mais la haine de Paul est aussi dirigée vers l'intrus venu d'ailleurs : l'acolyte Russe de Steggink. Est-ce de la xénophobie ? On peut y objecter que les habitants du village de Paul, et Paul tout particulièrement, supportent plutôt bien la cohabitation avec les immigrés chinois, si l'on passe sur les préjugés habituels. De plus, le fait qu'ils planifient de quitter la région représente une perte supplémentaire aux yeux de Paul : « Paul avait espéré qu'ils ressentent un lien avec la terre aussi fort que le sien » (p. 252)

Dans le cas du Russe, les choses sont différentes, et même si elle n'est jamais clairement indiquée, on peut supposer que **la raison plus profonde de cette haine trouve son origine dans le passé, dans l'histoire du pilote russe avec lequel s'est enfuie la mère.** C'est probablement pour cela qu'il est question de lui à la toute fin : « L'ennemi était un Russe, à l'époque, aujourd'hui, toujours. Il n'y avait rien de nouveau sous le soleil. » (p. 310)

Mais voilà : bien que Paul soit intimement persuadé de la culpabilité de Steggink et du Russe, nous pouvons nous demander si ses soupçons tiennent la route. En effet, les voleurs cagoulés parlaient allemand. A-t-on ici affaire à un traumatisé en quête de coupables sur qui projeter sa douleur ?

Comme son fils, le **père de Paul** non plus n'a jamais guéri de la perte de la mère. Il n'a jamais ne serait-ce qu'essayé de se trouver une nouvelle femme. Ce n'est pas surinterpréter que de considérer sa **blesseure à la jambe comme un symbole des autres plaies inguérissables de sa vie.**

Cher.ère.s collègues, j'espère avoir su vous montrer qu'à partir du chapitre 5, des corrélations peuvent être établies entre de nombreux aspects du roman. Toujours à la condition, bien-sûr, que ce point de départ ait donné envie à vos élèves de se plonger dans la suite du roman.

On se posera aussi sûrement la question du **titre du roman**, « **Sainte Rita** » : on y trouve peu de références claires dans le roman, mais elles suffisent à expliquer ce choix. Pendant des vacances aux Philippines, Hedwiges avait offert à Paul un médaillon de la sainte. Paul s'en était ensuite procuré un deuxième qu'il va offrir à sa prostituée favorite du Club Pacha, qui porte le même nom. Cette Rita n'enlève d'ailleurs jamais le collier. Sainte Rita est la « patronne des causes désespérées », et c'est ainsi que se considèrent Hedwiges et Paul. Cela vaut également pour Rita, qui ne voit son mari que deux fois par an et travaille le reste du temps pour l'affreux Steggink.

Avons-nous fait le tour des points à aborder pendant l'étude de ce roman ? Bien-sûr que non. Mais tous les évoquer représenterait un travail digne d'un mémoire de Master. Permettez-moi d'évoquer encore brièvement **quelques aspects importants** :

D'abord, le **mal du pays** que ressentent le père et le fils, typique du milieu rural, qui se déclare pour le premier dès son voyage de noce à Amsterdam (dont il est question dans le chapitre 2 merveilleusement grotesque).

Puis le thème du **monde en pleine mutation** : tout change, mais **rien ne s'améliore**, du moins dans cette région délaissée. On en trouve des exemples dans la plupart des chapitres. L'illustration en est particulièrement saisissante dans le chapitre 24, où même la bière traditionnelle hollandaise est devenue entre-temps japonaise : « Délicieuse, cette Grolsch japonaise » (S. 247).

Les élèves les plus attentifs pointeront du doigt les **questions qui restent sans réponse** : pourquoi le médecin insiste pour parler d'une défaillance cardiaque alors qu'il y a une mare de sang sous la chaise d'Hedwiges ? Qu'en est-il du Luger qui disparaît et du pilulier qui se volatilise lui aussi ? Et du fantôme dans le grenier de Paul ?

Quant au **style de Tommy Wieringa**, il mérite assurément qu'on s'y arrête : il est infiniment atmosphérique, parfois laconique, et toujours désillusionné et sarcastique. Pour appuyer ces derniers adjectifs, je citerai le passage dans lequel Paul découvre en

lisant son horoscope qu'il va faire une rencontre passionnelle, avant de se rendre compte que le journal date déjà de deux semaines.

Et une dernière remarque pour finir : je pense que **Tommy Wieringa, qui vient lui-même de la province, a un faible pour ces zones reculées et oubliées du monde – entre autres ou justement parce qu'elles sont vouées à disparaître. Et c'est un fait, il se range du côté des perdants.**

*Ce texte a été créé dans le cadre de l'édition 2022 du Prix littéraire des lycéens de l'Euregio.  
Auteur : Dirk Walter ; traduction : Emeline Berton*